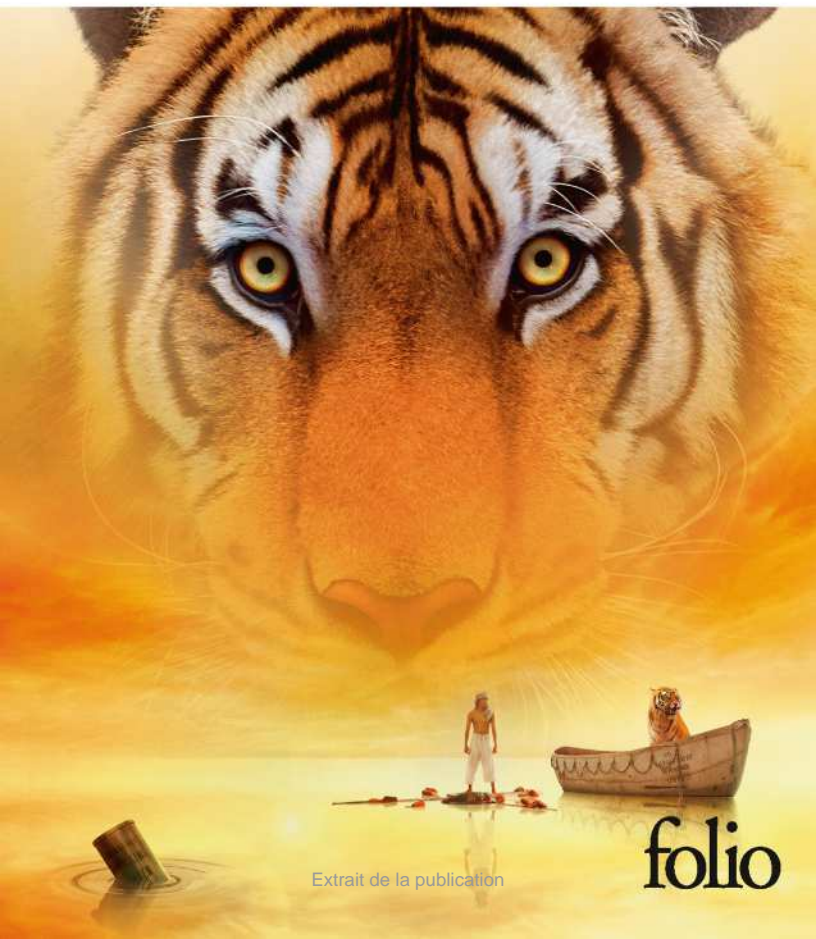


# Yann Martel

## L'Histoire de Pi



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Yann Martel

# L'Histoire de Pi

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Nicole et Émile Martel*

Denoël

*Titre original :*

LIFE OF PI

L'édition originale a paru chez Knopf Canada.

© *Yann Martel, 2001.*

© *Éditions Denoël, 2003, pour la traduction française.*

Né en Espagne en 1963, de parents québécois, Yann Martel habite aujourd'hui à Montréal. Il a vécu dans de nombreux pays et a étudié la philosophie aux Universités de Trent et Concordia.

*L'Histoire de Pi*, son deuxième roman, a été vendu dans plus de quarante-deux pays.



*À mes parents et à mon frère*





#### NOTE DE L'AUTEUR

*Ce livre est né quand j'avais faim. Je vais vous expliquer. Au printemps 1996, mon deuxième livre, un roman, est sorti au Canada. Il n'a pas bien marché. Les critiques sont restés perplexes, ou bien ils en ont débattu les mérites sous couleur d'éloges. Puis les lecteurs l'ont ignoré. Malgré mes efforts pour faire le clown ou jouer le trapéziste, l'arène médiatique n'a pas fait son effet. Le livre ne s'est pas vendu. Les exemplaires étaient alignés sur les tables des librairies comme des enfants attendant pour jouer au base-ball ou au foot, et le mien était le margichon que personne ne voulait dans son équipe. Rapidement, discrètement, il a disparu.*

*Ce fiasco ne m'a pas trop affecté. J'étais déjà engagé dans une autre histoire, un roman qui se passait au Portugal en 1939. Mais j'avais besoin de bouger. Et j'avais un peu d'argent.*

*Alors j'ai pris un vol pour Bombay. Ce geste n'est pas sans logique si on se souvient de trois choses : d'abord, qu'un séjour en Inde soulage tout être vivant de son agitation ; ensuite, qu'un peu d'argent y dure très longtemps ; enfin, qu'un roman situé au*

*Portugal en 1939 n'a pas forcément beaucoup à voir avec le Portugal en 1939.*

*J'avais déjà séjourné en Inde, dans le Nord, pendant cinq mois. Cette première fois, j'étais arrivé sur le sous-continent sans préparation aucune. Ou, plutôt, ma préparation tenait en un seul mot. Quand j'avais parlé de mon projet de voyage à un ami qui connaissait bien le pays, il avait dit en passant : « Les gens parlent un drôle d'anglais en Inde. Ils aiment les mots comme “bamboozle” — embobiner. » Je me suis rappelé ses paroles au moment où l'avion commençait à descendre vers Delhi, et embobiner a donc été le sésame qui m'a donné accès à la folie foisonnante, bruyante et fonctionnelle de l'Inde. Il m'est arrivé d'utiliser le mot et, à vrai dire, il m'a été utile. J'ai dit à un employé des chemins de fer : « Je ne pensais pas que le tarif serait si élevé. Vous ne seriez pas en train de m'embobiner, par hasard ? » Il sourit et il entonna : « Non monsieur ! Il n'y a pas d'embobinage du tout ! Je vous y ai donné le tarif exact. »*

*Pour ce deuxième voyage en Inde, je savais mieux à quoi m'attendre et je savais ce que je voulais : j'allais m'installer dans une station de montagne et écrire mon roman. Je me voyais déjà, assis à une table sur une grande véranda, mes notes étalées devant moi et, tout à côté, une tasse de thé fumant. De vertes collines couronnées de brouillard ondoieraient à mes pieds et les cris perçants des singes me rempliraient les oreilles. La température serait parfaite, je porterais un pull léger pour le matin et le soir, et quelque chose à manches courtes pendant la journée. Ainsi installé, le stylo bien en main, au nom d'une vérité supérieure, j'irais changer le Portugal en ouvrage de fiction. Car la fiction, c'est bien ça,*

*n'est-ce pas ? Transformer sélectivement la réalité. La presser pour en tirer l'essence. Pourquoi diable serais-je allé au Portugal ?*

*La dame de l'auberge me raconterait des histoires au sujet de la lutte pour expulser les Anglais. On se mettrait d'accord sur ce que je mangerais au déjeuner et au dîner du lendemain. Après ma journée d'écriture, j'irais marcher longuement dans les collines vallonnées des plantations de thé.*

*Malheureusement, le roman a fait du surplace, il a toussé et il est mort. C'est arrivé à Matheran, près de Bombay, une petite station de montagne où il y avait bien quelques singes mais aucune plantation de thé. C'est une souffrance connue de ceux qui veulent devenir écrivains. Votre sujet est bon, et les phrases que vous avez écrites aussi. Vos personnages débordent tellement de vie qu'ils ont presque besoin d'un certificat de naissance. Le scénario que vous leur avez inventé est grandiose, il est simple, il est saisissant. Vous avez fait la recherche qu'il fallait, rassemblé les données — historiques, sociales, climatiques, culinaires — qui donneraient son goût d'authenticité à votre histoire. Le dialogue file à toute allure, il crépite de tension dramatique. Les descriptions pétillent de couleurs, de contrastes et de détails révélateurs. Bref, votre histoire ne peut qu'être parfaite. Mais au total, ça ne donne rien. Malgré d'évidentes et séduisantes promesses, il arrive un moment où la petite voix qui du fond de votre esprit vous agace depuis le début prononce la bête, l'épouvantable vérité : ça ne va pas marcher. Il manque quelque chose, l'étincelle qui donne sa vie à une vraie histoire, quelle que soit l'intrigue, quelle que soit la cuisine. Votre histoire est émotivement morte, c'est la vérité vraie. Cette*

découverte est dévastatrice, croyez-moi. Ça vous laisse sur une faim douloureuse.

De Matheran, j'ai mis à la poste les notes de mon roman raté. Je les ai postées à une adresse fictive en Sibérie, avec une adresse de retour, tout aussi fictive, en Bolivie. Après que le commis eut collé les timbres sur l'enveloppe et l'eut lancée dans le bac, je me suis assis, morose et démoralisé. « Et maintenant, Tolstoï ? Tu as d'autres brillantes idées pour faire ta vie ? » me suis-je demandé.

Eh bien, j'avais encore un peu d'argent et j'avais toujours besoin de bouger. Je me suis levé, je suis sorti du bureau de poste, je suis parti explorer le sud de l'Inde.

J'aurais aimé pouvoir dire à ceux qui me demandaient ce que je faisais « Docteur », puisque les docteurs sont de nos jours ceux qui distribuent magie et miracle. Mais je suis sûr que nous aurions eu un accident d'autobus au tournant suivant et, tous les yeux tournés vers moi, il aurait fallu que j'explique, dans le bruit des larmes et des gémissements des victimes, que je voulais dire docteur en droit ; puis ils m'auraient demandé de les aider à poursuivre le gouvernement en raison de l'accident et j'aurais dû confesser que j'avais en fait un baccalauréat en philosophie ; et ensuite, quand ils m'auraient réclamé de rendre intelligible une tragédie aussi sanglante, il aurait fallu que j'avoue avoir à peine touché Kierkegaard ; et ainsi de suite. Je me résolus à m'en tenir à l'humble vérité toute meurtrie.

En route, ici et là, on me répondait : « Écrivain ? Ah oui ? J'ai une histoire à vous raconter. » La plupart du temps, ces histoires étaient à peine plus que des anecdotes — peu de souffle, peu de vie.

*Je suis arrivé dans la ville de Pondichéry, un tout petit territoire autonome de l'Union, au sud de Madras, sur la côte du Tamil Nadu. Quant à sa population et à sa dimension, c'est une partie minuscule de l'Inde — en comparaison, l'île du Prince-Édouard est un géant à l'intérieur du Canada — mais l'histoire l'a mise à part. Car Pondichéry a été en son temps la capitale du plus modeste des empires coloniaux, l'Inde française. Les Français auraient bien aimé concurrencer les Britanniques, oh oui !, mais le seul empire sur lequel ils ont réussi à mettre la main s'est limité à une poignée de petits ports auxquels ils se sont accrochés pendant près de trois cents ans. Ils ont quitté Pondichéry en 1954, laissant derrière eux de beaux immeubles blancs, de larges rues à angle droit, des noms comme rue de la Marine et rue Saint-Louis, et des képis pour les policiers.*

*J'étais à l'Indian Coffee House, dans la rue Nehru. C'est une grande pièce aux murs verts et au plafond élevé. Des éventails tournent au-dessus des têtes pour déplacer l'air chaud et humide. L'endroit déborde de tables carrées identiques, chacune avec ses quatre chaises. On s'assoit là où on peut, avec qui se trouve déjà à la table. Le café est bon et on sert des French toasts. La conversation s'engage aisément et alors, tout naturellement, un vieux monsieur plein d'entrain, aux yeux vifs, avec de grandes mèches de cheveux blancs, me parlait. Je lui confirmais que le Canada était un pays froid, qu'en effet il y avait des endroits où on parlait français, et que, oui, oui j'aimais l'Inde, et ainsi de suite — l'échange inoffensif habituel entre des Indiens amicaux et curieux et des routards étrangers. En entendant quelle était ma profession, il a fait de grands yeux et il a dodeliné de la*

tête. Il était temps que je parte. J'avais déjà levé la main pour attirer l'attention du garçon et obtenir mon addition.

Et le vieux monsieur a dit : « Je connais une histoire qui va vous faire croire en Dieu. »

J'ai arrêté de bouger la main. J'avais un doute. Avais-je affaire à un Témoin de Jéhovah qui frappait à ma porte ? « Est-ce que votre histoire se déroule il y a deux mille ans dans un coin éloigné de l'Empire romain ? » lui demandai-je.

« Non. »

C'était peut-être une sorte d'évangéliste musulman. « Est-ce qu'elle a lieu en Arabie au septième siècle ? »

— Non, non. Elle commence ici, à Pondichéry, il y a tout juste quelques années, et elle se termine, je suis heureux de vous le dire, dans le pays même d'où vous venez.

— Et elle va me faire croire en Dieu ?

— Oui.

— C'est tout un programme.

— Pas tant que ça. »

Le garçon est apparu. J'ai hésité un instant. J'ai commandé deux cafés. Nous nous sommes présentés. Il s'appelait Francis Adirubasamy. « S'il vous plaît, racontez-moi votre histoire », ai-je dit.

« Il faut que vous soyez bien attentif », répliqua-t-il.

« Je vais l'être », et je sortis crayon et cahier.

« Dites-moi, êtes-vous allé au Jardin botanique ? » me demanda-t-il.

« J'y suis allé hier.

— Avez-vous remarqué les rails du petit train ?

— Oui, je les ai remarqués.

— Il y a encore un train qui circule le dimanche pour le plaisir des enfants. Mais dans le temps, il circulait deux fois l'heure tous les jours. Avez-vous remarqué le nom des gares ?

— Il y en a une qui s'appelle Roseville. C'est celle qui est à côté de la roseraie.

— C'est ça. Et l'autre ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ils ont enlevé le panneau. L'autre gare s'appelait "Zootown". Le petit train faisait la navette entre les deux arrêts : Roseville et Zootown. Il y eut un temps où il y avait un jardin zoologique dans le Jardin botanique de Pondichéry. »

Et il a continué. J'ai pris des notes, les grandes lignes de l'histoire. « Il faut que vous lui parliez », dit-il, au sujet du personnage principal. « Je l'ai connu très, très bien. C'est un adulte maintenant. Il faut que vous lui posiez des questions, toutes les questions que vous voulez. »

Plus tard, à Toronto, dans les neuf colonnes de Patel du bottin téléphonique, je l'ai trouvé, le personnage principal. Mon cœur bondissait quand j'ai composé son numéro. La voix qui répondit avait un accent canadien teinté d'un rien d'indien, léger mais indubitable, comme un reste d'encens dans l'air. « C'était il y a bien longtemps », dit-il. Mais il acceptait une rencontre. Nous nous sommes vus plusieurs fois. Il m'a montré le journal qu'il avait tenu pendant les événements. Il m'a montré les coupures de presse jaunies qui prouvaient qu'il avait été brièvement, obscurément célèbre. Il m'a raconté son histoire. Pendant tout ce temps, je prenais des notes. À peu près un an plus tard, après de nombreuses difficultés, j'ai reçu une bande magnétique et un rapport écrit du minis-

*tère des Transports du Japon. C'est en écoutant cet enregistrement que j'ai pensé que M. Adirubasamy avait raison ; c'était, en effet, une histoire à vous faire croire en Dieu.*

*Il m'a paru normal que l'histoire de M. Patel soit racontée principalement à la première personne — avec sa voix, avec ses yeux. Mais toute imprécision et toute erreur sont de mon fait.*

*Je dois remercier quelques personnes. Bien sûr, je suis d'abord redevable envers M. Patel. Ma reconnaissance à son endroit n'a pas plus de limites que l'océan Pacifique et j'espère que ma manière de raconter son histoire ne le décevra pas. Puisqu'il m'a donné le point de départ dans cette affaire, je dois aussi dire merci à M. Adirubasamy. De plus, pour m'avoir aidé à la compléter, je dois ma gratitude à trois fonctionnaires au professionnalisme exemplaire : M. Kazuhiko Oda, naguère de l'ambassade du Japon à Ottawa ; M. Hiroshi Watanabe, de l'Oika Shipping Company ; et tout spécialement M. Tomohiro Okamoto, maintenant retraité du ministère des Transports du Japon. Quant à l'étincelle de vie, je la dois à M. Moacyr Scliar. Finalement, je voudrais manifester ma sincère reconnaissance à la grande institution qu'est le Conseil des Arts du Canada, sans une bourse duquel je n'aurais pu rassembler les pièces de cette histoire qui n'a rien à voir avec le Portugal en 1939. Si nous, citoyens, n'aidons pas nos artistes, nous sacrifions alors notre imagination sur l'autel de la réalité brute et nous finissons par ne plus croire en rien et par ne plus avoir que des rêves sans valeur.*



PREMIÈRE PARTIE

*Toronto et Pondichéry*



## CHAPITRE PREMIER

Mes souffrances m'ont laissé triste et morose.

Les études et la pratique constante, consciente de la religion m'ont lentement ramené à la vie. J'ai maintenu ce que certains considéreraient comme mes étranges pratiques religieuses. Après une année d'école secondaire, je suis allé à l'Université de Toronto, où j'ai entrepris un baccalauréat à double spécialisation : les études religieuses et la zoologie. Mon mémoire de quatrième année en études religieuses portait sur certains aspects de la théorie cosmogonique d'Isaac Luria, le grand kabbaliste du seizième siècle, originaire de Safed. Mon mémoire en zoologie était une analyse fonctionnelle de la glande thyroïde du paresseux à trois orteils. J'ai choisi le paresseux parce que son comportement — calme, silencieux et introspectif — aidait à apaiser mon esprit dévasté.

Il y a des paresseux à deux orteils et des paresseux à trois orteils, qu'on reconnaît par les pattes antérieures de l'animal, car tous les paresseux ont trois orteils aux pattes postérieures. Un été, j'ai eu la grande chance d'étudier le paresseux à trois orteils *in situ*, dans la

jungle équatoriale brésilienne. C'est une créature extrêmement fascinante. Sa seule habitude est l'indolence. En moyenne, elle dort ou se repose vingt heures par jour. Notre équipe étudiait les habitudes de sommeil de cinq paresseux sauvages à trois orteils : on plaçait sur leur tête, tôt en soirée, quand ils venaient de s'endormir, une assiette de plastique rouge vif pleine d'eau. On la retrouvait encore bien en place tard dans la matinée du lendemain, l'eau grouillante d'insectes. Le paresseux est à son plus actif au coucher du soleil, si on emploie le mot *actif* dans son sens le plus décontracté qui soit. Il se déplace sur la branche d'un arbre à sa manière typique, soit la tête en bas, à une vitesse horaire approximative de quatre cents mètres. Sur le sol, il se traîne d'un arbre à l'autre au rythme de deux cent cinquante mètres à l'heure quand il est motivé, ce qui est quatre cent quarante fois plus lent qu'un guépard motivé. Quand rien ne le stimule, il met une heure pour parcourir de quatre à cinq mètres.

Le paresseux à trois orteils n'est pas très bien renseigné sur le monde extérieur. Sur une échelle de deux à dix, où deux représente une inhabituelle lourdeur réactionnelle des sens et dix une extrême acuité, Beebe (1926) accorda aux sens du goût, du toucher, de la vue et de l'ouïe du paresseux la note de deux, et de trois à son sens de l'odorat. Si vous rencontrez un de ces paresseux endormi dans la nature, deux ou trois petits coups devraient suffire à l'éveiller ; il jettera alors un regard endormi dans toutes les directions sauf celle où vous vous trouvez. La raison pour laquelle il se donne la peine de regarder est incertaine, car le paresseux voit tout à travers un brouillard flou. Quant à son ouïe, le paresseux n'est pas tant

138882



# L'Histoire de Pi

Yann Martel

Cette édition électronique du livre  
*L'Histoire de Pi* de Yann Martel  
a été réalisée le 13 décembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070319428 - Numéro d'édition : 250614).

Code Sodis : N54778 - ISBN : 9782072485039  
Numéro d'édition : 249754.